

## HOMÉLIE 4

«La parole de la croix est folie pour ceux qui se perdent; mais pour ceux qui le sauvent, pour nous, elle est la vertu même de Dieu. Il est écrit, en effet : Je détruirai la sagesse des sages, et je réprouverai la prudence des prudents. Où est le sage ? où est le docteur de la loi ? où est le disputeur de ce siècle ?»

1. Les personnes malades et découragées trouvent désagréable la nourriture même la plus saine, importuns quelquefois les amis les plus familiers; elles semblent ne pas les reconnaître; elles ne dissimulent pas leur ennui. Voilà comme il en est de ceux qui perdent leur âme : ils ignorent ce qui peut les conduire au salut, ils regardent comme des importuns ceux qui veulent les en instruire. Cela tient évidemment à leur état de maladie, et non à la nature des choses. Les infidèles agissent ici comme des insensés qui se déchainent contre les personnes les plus dévouées et les accablent d'injures. Mais, de même que ces personnes s'apitoient davantage alors et versent de plus abondantes larmes, reconnaissant dans cette fureur le paroxysme du mal; de même devons-nous pleurer sur le sort des idolâtres, plus qu'on ne pleure sur la mort d'une épouse bien-aimée, parce qu'ils ignorent le salut promis à tous. Non, l'homme ne doit pas aimer sa femme comme nous devons aimer tous nos semblables dans l'ordre du salut, qu'ils soient idolâtres ou qu'ils ne le soient pas. Plaignons-les du fond de notre âme, de ce que la parole de la croix est pour eux une folie, quand elle est en réalité sagesse et puissance : «C'est pour ceux qui périssent que cette parole est une folie.»

Comme il est à croire que les disciples avaient dû lutter non sans effort contre la sagesse et les enseignements des Grecs, lorsque ceux-ci tournaient la croix en dérision, Paul les tranquillise et les console, en leur disant : Ne voyez rien là d'insolite et de contradictoire. C'est dans l'essence même de la croix, que les hommes courant à leur perte en méconnaissent la vertu; car ils n'ont plus l'usage de leur raison. De là les insultes qu'ils profèrent, et la répugnance qu'ils témoignent pour des remèdes capables de les sauver. Mais, que dites-vous, ô hommes ? Le Christ s'est fait esclave pour vous, prenant la forme d'un esclave; il a été crucifié, il est ressuscité. Ce qu'un père, un ami, un fils n'ont jamais fait pour vous, le Seigneur l'a fait sans réserve, et quand vous étiez son ennemi, quand vous veniez de l'offenser. Lors donc que vous deviez après sa résurrection admirer une œuvre pleine de sagesse autant que d'amour, vous la déclarez une folie ! Rien d'étonnant à cela, du reste; car ceux qui périssent ne savent pas reconnaître les moyens propres à les sauver. Ne vous troublez donc pas; ce que vous voyez n'a rien d'étrange, encore une fois, rien qui ne s'explique : les esprits égarés ne manquent pas de tourner en dérision les grandes choses. N'espérez pas les convaincre par les raisonnements de la sagesse humaine. Si vous l'entrepreniez, vous obtiendrez un résultat tout opposé : ce n'est que par la foi qu'on arrive à ce qui dépasse la raison. Essayez de leur persuader par voie de raisonnement comment Dieu s'est fait homme, comment il est descendu dans le sein d'une vierge; n'invoquez pas le recours de la foi, et vous n'entendrez que des railleries plus piquantes. C'est par cette voie du raisonnement que marchent ceux qui périssent.

Et pourquoi parler de Dieu ? Concernant les créatures mêmes, en raisonnant ainsi, vous provoquerez uniquement le rire. Supposez un homme qui veuille se rendre compte de tout, et qui vous demande de lui expliquer par exemple comment nous percevons la lumière; tentez de le lui démontrer. Vous n'y parviendrez pas. Dites-lui qu'il suffit d'ouvrir les yeux pour voir; vous ne touchez pas à la cause; vous énoncez simplement le fait. Cet homme pourra vous répondre : Pourquoi ne voyons-nous pas avec les oreilles, n'entendons-nous pas avec les yeux ou bien avec les narines, et l'odorat ne se confond-il pas avec l'ouïe ? Si nous ne pouvons pas répondre d'une manière satisfaisante à de semblables questions, et si l'idolâtre y trouve un sujet de rire, n'avons-nous pas le droit de rire plus que lui ? Les deux sens ayant leur racine dans le même cerveau, les deux membres étant si voisins l'un de l'autre, comment n'ont-ils pas la même fonction ? Vainement essaierions-nous d'en dire la cause, de saisir et d'exprimer comment se produit cette merveilleuse et multiple activité; nos efforts n'aboutiraient qu'au ridicule. Inclignons-nous par conséquent devant la toute-puissance et la sagesse infinie de Dieu, et gardons le silence. Ainsi donc, le ridicule sera notre châtement si nous voulons appuyer les choses de Dieu sur la sagesse profane; et ce n'est pas à raison de la nature des faits, je le répète, c'est parce que les hommes sont atteints d'une véritable folie.

Toute parole est faible devant les grandes choses. Voyez, dès que j'ai dit : Il a été crucifié, le Gentil répond : Cette affirmation, est-elle conforme à la logique ? Il ne s'est pas défendu quand on le crucifiait; quand on continuait même à l'outrager sur la croix; comment

## HOMÉLIES SUR LA PREMIÈRE ÉPÎTRE AUX CORINTHIENS

donc a-t-il pu se ressusciter ensuite et protéger les autres ? S'il avait ce pouvoir, il devait en user avant la mort, comme les Juifs le lui firent bien entendre. Comment protégerait-il autrui, celui qui ne se protège pas lui-même. Voilà donc une parole contraire au sens humain. – Dites seulement supérieure, dites que la croix est un mystère de puissance, et vous serez dans le vrai, ô homme. Que quelqu'un réduit à la dernière extrémité triomphe des maux qu'il endure, qu'il remporte la victoire dans un tel combat; il montre une vertu qui n'a pas de bornes. De même que c'est une chose plus merveilleuse de voir les trois enfants jetés dans la fournaise, marcher au milieu des flammes, que s'ils avaient été préservés d'y tomber; de même encore qu'on est plus frappé de voir Jonas englouti par un monstre marin sans en rien souffrir, que s'il ne fût pas tombé dans ce gouffre : de même le Christ détruisant la mort après l'avoir subie, est tout autrement admirable que s'il ne fût point mort. Ne demandez donc plus pourquoi il ne descendit pas de la croix. Il voulut lutter avec la mort même; et, s'il ne s'affranchit pas du supplice, c'est spontanément et non par défaut de puissance, qu'il agit ainsi. Celui que la tyrannie de la mort ne peut pas enchaîner, comment les clous l'auraient-ils retenu sur la croix ?

2. De tels enseignements nous sont familiers, mais les infidèles les ignorent. C'est pour cela que l'Apôtre disait : «La parole de la croix est folie pour ceux qui se perdent; tandis que pour ceux qui se sauvent, pour nous, elle est la vertu même de Dieu.» Il est écrit, en effet : «Je détruirai la sagesse des sages, et je réproverai la prudence des prudents.» Jusqu'ici il n'avait rien dit de terrible; maintenant il invoque le témoignage de l'Écriture; et dès lors son discours va devenir plus ferme et plus véhément; il poursuit donc : «Dieu n'a-t-il pas convaincu de folie la sagesse du siècle ? Que sont devenus les sages et les docteurs ? Où sont les indagateurs des choses de ce monde ? Dieu n'a-t-il pas frappé de folie toute leur sagesse ? Voyant que le monde n'a pas eu recours à la sagesse de Dieu et n'a pas connu Dieu par les lumières de la sagesse humaine, il lui a plu de sauver par la folie de la prédication ceux qui croiraient en lui.» Cette parole du Livre saint : «Je détruirai la sagesse des sages,» il se hâte de la démontrer par les faits, en s'écriant : «Où sont les sages et les docteurs ?» Il attaque en même temps les Juifs et les Gentils. – Quel est le philosophe, quel est celui de ces ingénieux artisans de syllogismes, quel est même celui des Juifs, les plus versés dans la loi, qui a donné le salut aux hommes et leur a fait connaître la vérité ? Aucun; tout s'est accompli par le ministère de quelques pêcheurs.

Ayant exprimé sa pensée et réprimé leur arrogance, il conclut en ces termes : «Dieu n'a-t-il pas frappé de folie la sagesse de ce siècle ?» Il expose la raison pour laquelle il en est ainsi. Le monde n'ayant pas connu Dieu par la science humaine et n'étant pas entré dans les voies de la sagesse divine, la croix apparut. – Que faut-il entendre par la sagesse de Dieu ? Celle qui brille dans ses œuvres, dont le but est de le manifester. De là ces considérations et d'autres semblables; elles tendent à nous faire admirer le Créateur dans le spectacle de la création. Incommensurable est le ciel, incommensurable est la terre, admirez donc Celui qui les a faits. Ce ciel si vaste, non seulement il l'a fait, mais encore il l'a fait comme en se jouant; c'est comme un néant qu'il a produit aussi cette immense terre. Le Prophète disait dans le même sens : «Les cieux sont l'œuvre de vos moins; vous avez fait la terre comme si ce n'était rien.» (Ps 101,26) Puisque l'homme n'a pas voulu connaître Dieu par le moyen d'une telle sagesse, Dieu lui parlera par l'apparente folie de la prédication; il agira sur lui, non par les raisonnements, mais par la foi. Du reste, où se trouve la sagesse de Dieu, celle de l'homme n'a plus que faire. Dire que le Créateur de cet univers si grand et si magnifique, devait nécessairement avoir une puissance infinie, au-dessus de toute expression, et par là même être Dieu, voilà le raisonnement de la sagesse humaine, voilà saisir Dieu dans la création; mais désormais nous n'avons plus besoin de ces déductions, la foi nous suffit.

Oui, croire en Celui qui a été crucifié et enseveli, tenir pour indubitable qu'il est ressuscité et qu'il est assis sur le trône des cieux, c'est de la foi pure, et non du raisonnement. Les apôtres ne se présentèrent pas avec l'appareil de la philosophie, mais bien avec la simplicité de la foi; ils se montrèrent cependant plus sages et plus élevés que les sages du monde, et d'autant plus qu'il est plus beau d'embrasser les choses divines par la foi que de remuer de pénibles syllogismes; car l'une de ces deux choses est au-dessus de l'entendement humain. Comment Dieu a-t-il détruit la sagesse ? Par l'exemple de Paul et des autres personnages du même genre qui nous sont connus, il nous a démontré que c'était chose vaine. Pour accomplir le ministère de la prédication, ni le sage ne trouve un secours dans sa sagesse, ni l'ignorant un empêchement dans son ignorance. Faut-il même dire toute ma pensée, bien qu'elle doive vous surprendre, la simplicité nous y dispose beaucoup mieux et plus efficacement que la science humaine. Un pauvre berger, un habitant de la campagne sera plutôt investi de cette mission, parce qu'il mettra de côté tous les raisonnements pour se

## HOMÉLIES SUR LA PREMIÈRE ÉPITRE AUX CORINTHIENS

donner entièrement au Seigneur. Voilà comment Dieu a détruit la sagesse. Elle s'était d'abord ruinée elle-même, et désormais elle ne pouvait produire aucun bien. Elle devait exhiber avant tout ce qui dépendait d'elle et voir le Créateur dans la création; elle ne l'a pas voulu. Voudrait-elle maintenant revenir à son œuvre, qu'elle ne le pourrait pas; il est aujourd'hui un chemin beaucoup plus court pour arriver à la connaissance de Dieu.

La foi seule nous est nécessaire; nous devons la chercher partout et la préférer constamment à la sagesse profane, puisque cette sagesse, Dieu l'a frappée de folie. Que signifie cette dernière expression ? Il a montré qu'elle était incapable de saisir l'objet de la foi. Comme les Grecs en étaient néanmoins très fiers, Dieu se hâte de les confondre. Et quelle sagesse après tout que celle qui ne remonte pas à la source de tous les biens ? Il en a donc fait éclater la démente, en ce que surtout elle se réfute elle-même. Si elle ne découvrit rien dans un temps où la raison pouvait encore servir de guide, maintenant que de plus hautes destinées nous sont révélées, de quoi nous servirait-elle ? La foi seule nous suffit, et nous n'avons plus besoin de discussions savantes. Dieu a donc convaincu la sagesse de folie. De plus, il a jugé bon de nous donner le salut par la folie de la prédication, folie qui n'est qu'apparente et qui n'a rien de réel. Chose remarquable, il n'a pas introduit une sagesse supérieure à celle-là, il en a triomphé par ce que les hommes ont appelé folie. Il a évincé Platon en lui substituant, non un plus grand philosophe, mais un pauvre pêcheur. La défaite n'en a été que plus décisive, et la victoire plus signalée.

3. Paul déroule ensuite la puissance de la croix : «Les Juifs demandent des prodiges, les Gentils courent après la sagesse; et nous, nous prêchons le Christ crucifié, scandale pour les Juifs, folie pour les Gentils, mais pour les appelés de l'un et de l'autre peuple, le Christ, puissance de Dieu et sagesse de Dieu.» Bien profond est le sens de ce langage. L'Apôtre veut, en effet, nous dire que le Seigneur a remporté la victoire par des moyens tout opposés, et que la prédication n'est pas chose humaine. Voici donc quel est ce sens : Quand nous exhortons les Juifs à croire, ils répondent : Ressuscitez les morts, délivrez les démoniaques, opérez devant nous des faits merveilleux. Et comment donnons-nous satisfaction à cette exigence ? Il a été crucifié, il est mort, celui que nous vous prêchons, leur disons-nous. Voilà certes un langage qui serait capable de repousser la bonne volonté, loin de la faire naître. Il n'éloigne pas cependant, il attire, il retient, il enchaîne. Les Grecs, de leur côté, demandent l'éloquence et la majesté de l'argumentation. A ceux-là, nous prêchons encore la croix comme aux autres, quoiqu'ils traitent de folie ce que les Juifs appellent impuissance. Bien loin de satisfaire à leurs désirs, nous leur offrons donc le contraire de ce qu'ils demandent; car la croix, au point de vue de la raison humaine, non seulement n'a rien de merveilleux, mais peut encore être considérée comme la négation du miracle; elle est une preuve de faiblesse, au lieu d'être un instrument de puissance; elle témoigne de la folie plutôt que de la sagesse. S'il arrive cependant que des hommes soupirant après la sagesse ou les prodiges, demeurent persuadés par des choses tout opposées, comment ne pas reconnaître l'ineffable vertu de celui qui leur est annoncé ?

Représentez-vous des navigateurs ballottés par les ondes et n'aspirant qu'après le port; supposez que vous leur présentiez, au lieu d'un port tranquille, une mer encore plus courroucée, et qu'ils vous suivent avec reconnaissance : ou bien représentez-vous un malheureux blessé ne demandant que des remèdes, et supposez qu'un médecin ne lui promette la santé qu'à la condition de brûler ses plaies, et gagne malgré cela sa confiance, ce sera certes la manifestation d'un grand pouvoir. Eh bien, les apôtres triomphèrent aussi, non seulement sans le secours des prodiges, mais encore par l'exhibition d'un objet qui heurte de front de semblables idées. Le Christ avait agi de même dans la guérison de l'aveugle : le moyen qu'il employa pour détruire son mal semblait devoir l'aggraver et le rendre incurable, puisqu'il mit de la boue sur ses yeux. Il convertit donc l'univers avec la croix comme il guérit l'aveugle avec la boue : c'était ajouter au scandale, au lieu de l'enlever. Cette conduite nous apparaît aussi dans la création, toujours les contraires par les contraires. Il entoure de sable la mer, dompte ce qu'il y a de plus fort par ce qu'il y a de plus faible : il suspend la terre sur les eaux, l'élément solide sur celui qui se dérobe par sa fluidité. Il donne à ses prophètes la possibilité de ramener le fer à la surface du fleuve avec un peu de bois. Voilà comment avec la croix il amène à lui le monde. Comme les eaux portent la terre, ainsi la croix porte l'univers. C'est donc un bien grand témoignage de sagesse et de vertu d'inspirer la foi par ce qui devrait la détruire. La croix ne semble devoir inspirer que la répulsion; et voilà que, loin de repousser, elle attire.

C'est devant de telles pensées que Paul s'écrie hors de lui-même : «Ce qui est folie en Dieu l'emporte sur toute la sagesse des hommes; ce qui est faible en Dieu l'emporte sur toute la force des hommes.» Cette folie et cette faiblesse dont il parle désignent la croix, non en

## HOMÉLIES SUR LA PREMIÈRE ÉPÎTRE AUX CORINTHIENS

elle-même, mais dans l'opinion qu'on s'en faisait; car pour répondre il fallait bien partir des idées régnantes. Ce que les philosophes n'avaient pu réaliser avec tous leurs syllogismes, la folie, ou du moins ce que les hommes jugent tel, l'a parfaitement accompli. Or, quel est le plus sage, celui qui fait partager ses convictions par un grand nombre, ou celui qui n'enseigne que des choses inutiles ou même dangereuses ? Quelles fatigues Platon ne s'est-il pas imposées concernant le point, la ligne et l'angle, les nombres pairs et impairs, les rapports des nombres entre eux, et tant d'autres toiles d'araignée; c'est trop dire encore quant au bien réel de la vie ! Puis, sans en avoir retiré aucun fruit, ni petit ni grand, il a quitté la terre. A quels travaux ne s'est-il pas livré pour démontrer que l'âme est immortelle, sans pouvoir rien dire de clair, sans avoir persuadé personne ? et c'est ainsi qu'il est mort.

La croix, par le ministère de quelques hommes simples, a opéré l'œuvre de la persuasion, a gagné le monde entier; et ce n'est pas en l'entretenant de sujets vulgaires, c'est en lui parlant de Dieu, de la vraie piété, de la morale évangélique, du jugement à venir : d'hommes ignorants et grossiers elle a fait de sublimes philosophes. Voilà de quelle façon la folie et la faiblesse de Dieu ont triomphé de la sagesse et de la force des hommes. Comment ? La croix a parcouru l'univers, elle a conquis tous les peuples, et, quand tous les efforts étaient réunis pour éteindre le nom du crucifié, ou a vu tout le contraire : ce nom a brillé et s'est agrandi de jour en jour, pendant que ses ennemis tombaient et disparaissaient; si bien que des hommes vivants, ayant déclaré la guerre à un mort, n'ont pu le vaincre. Aussi, lorsque le Gentil me déclare mort, il se montre lui-même entièrement frappé de démence; quand il me tiendra pour un insensé, ma sagesse éclipsera celle de ses sages. Il proclamera sa propre infirmité quand il voudra faire ressortir la mienne. Ce que des publicains et des pêcheurs ont pu faire de grand avec le secours de la divine grâce, ni les philosophes, ni les orateurs, ni les monarques, ni le monde entier, combinant toutes ses forces, n'eussent pu même l'imaginer. Quels biens la croix n'a-t-elle pas introduits parmi les hommes ? Le dogme de l'immortalité de l'âme et celui de la résurrection des corps, le mépris des choses présentes et le désir des biens futurs émanent de cette source. Elle a transformé les hommes en anges, partout s'est répandue la vraie philosophie, toutes les vertus s'épanouissent sur la terre.

4. Mais beaucoup de Gentils, me dira-t-on, ont aussi dédaigné la mort. Qui sont ceux-là, je le demande ? Serait-ce celui qui but la ciguë ? De semblables héros, l'Eglise nous en fournit sans nombre, si vous voulez bien y faire attention. S'il eût été permis, dans le temps de la persécution, de quitter la vie par le même poison, tous auraient acquis une gloire supérieure à celle de ce sage. Et lui d'ailleurs, quand il but la ciguë, il n'était pas libre de la boire ou de ne pas la boire; bon gré mal gré, il dut subir son sort, ce qui n'est plus de la vertu, mais de la nécessité. Les brigands et les homicides subissent de plus grands châtiments, par suite de la sentence qui les frappe. Les choses se passent tout autrement chez nous : nos martyrs ont souffert d'une manière libre et volontaire; alors qu'ils étaient maîtres de ne pas souffrir, ils se sont montrés plus fermes que le diamant. Il ne faut donc pas tant s'étonner que cet homme ait bu la coupe mortelle, puisqu'il ne pouvait pas s'en abstenir, et que de plus il touchait aux dernières limites de la vieillesse : il déclarait lui-même qu'il avait soixante-dix ans quand il dédaigna la vie, si c'est là toutefois la dédaigner; ce que je ne dirai certes pas, ce que ne dira personne. Montrez-moi de leur côté quelqu'un qui résiste à tous les tourments pour une religion sainte, comme je puis en montrer des légions dans toutes les parties de l'univers. Quel est celui dont le courage n'a pas faibli quand on lui arrachait les ongles, quand on désarticulait son corps, quand on coupait en morceaux tous ses membres et quand on lui arrachait les os de la tête, quand on le mettait à plusieurs reprises sur un gril, quand on le plongeait dans l'huile bouillante ? Oui, montrez-le-moi.

Boire la ciguë, c'est comme passer du sommeil à la mort; car on dit cette mort plus douce que le sommeil même. Si quelques-uns ont péri dans les tourments, leur gloire a péri de même, vu qu'ils les ont endurés pour une raison flétrissante, ou bien pour avoir trahi les secrets, ou bien pour avoir brigué la tyrannie, ou bien encore pour avoir été surpris dans les actions les plus honteuses; d'autres enfin se sont livrés sans cause et sans but. Rien de semblable parmi les chrétiens. Aussi la mémoire des premiers est-elle éteinte, tandis que celle des seconds fleurit de jour en jour. Telles sont les pensées qui faisaient dire à Paul : «Ce qui est faible en Dieu l'emporte sur toute la force des hommes.» De là ressort la divinité de la prédication. Et d'où put venir à douze hommes seuls, sans instruction aucune, dont la vie s'était écoulée sur les lacs et les fleuves, dans une entière solitude, le dessein de se jeter dans une aussi téméraire entreprise ? Ils n'avaient jamais peut-être abordé la ville et l'agora; comment ont-ils osé entrer en lutte avec l'univers ? Qu'ils fussent craintifs et pusillanimes, l'écrivain qui nous en a parlé le fait clairement entendre, il ne le dissimule pas, pas plus du

## HOMÉLIES SUR LA PREMIÈRE ÉPÎTRE AUX CORINTHIENS

reste qu'il ne tait leurs défauts : preuve éclatante de sa véracité. Que dit-il à leur sujet ? Que, lorsque le Christ fut saisi, après tant de miracles qu'il avait opérés, ils prirent la fuite, et que leur coryphée lui-même le renia.

Comment se fait-il que ces mêmes hommes, qui n'avaient pas eu le courage de résister aux Juifs, du vivant de leur Maître, se soient portés, après sa mort et sa sépulture, sans qu'il fût ressuscité, comme vous le dites, sans qu'il leur eût parlé pour leur inspirer du courage, à combattre contre le monde tout entier ? Ne devaient-ils pas se tenir ce langage : Qu'est ceci ? Il n'a pu se sauver lui-même, nous protégera-t-il ? Il ne s'est pas défendu vivant, mort nous tendra-t-il une main secourable ? – N'est-il pas tout à fait contraire à la raison, non seulement qu'ils aient agi de la sorte, mais qu'ils en aient eu même l'idée ? Il est évident que, s'ils ne l'avaient vu ressusciter, s'ils n'avaient eu par devers eux un gage incontestable de sa puissance, jamais ils n'eussent joué ce terrible jeu. Auraient-ils eu des amis sans nombre, ne se seraient-ils pas aussitôt attiré l'inimitié de tous, en voulant changer les mœurs antiques et déplacer les bornes des aïeux ? Mais, dès le principe, ils n'avaient guère que des ennemis, parmi leurs proches comme parmi les étrangers. Auraient-ils eu tous les titres extérieurs à la vénération publique, n'eussent-ils pas provoqué l'exécration universelle en voulant introduire un nouveau genre de vie ? En réalité, ils étaient abandonnés de tout le monde, ce qui les exposait immédiatement à la haine et au mépris général.

Me parlerez-vous des Juifs ? Ils avaient pour les disciples, à cause précisément de ce qui s'était passé par rapport au Maître, un implacable ressentiment. Me parlerez-vous des Grecs ? Ils ne les haïssaient pas moins, eux-mêmes pourraient surtout le dire. Platon, pour avoir donné l'idée d'une nouvelle république, qui du reste était loin d'embrasser tout l'homme, et ne changeait pas même les noms des dieux, se contentant d'introduire certains actes, courut le danger de la vie comme il s'éloignait de la Sicile; et, s'il ne perdit pas la vie, il perdit du moins la liberté. Heureusement, un barbare fut plus humain que le tyran de la Sicile; sans cela le philosophe serait demeuré esclave dans une terre étrangère. Il ne faut pas toucher à ce qui regarde le gouvernement ou la religion : c'est là ce qui trouble et bouleverse le plus les hommes. Dire simplement : Qu'un tel prenne telle femme, que les gardes le soient de telle façon ou de telle autre, cela ne peut guère agiter une nation; quand il arrive surtout que ces choses sont purement écrites dans un livre, et qu'il importe peu au législateur de les voir ensuite passer à la pratique; mais dire que les dieux qu'on adore sont des démons et non point des dieux, qu'un crucifié est le vrai Dieu, vous savez quelles colères cette doctrine a suscitées, et quelles guerres.

5. Un philosophe grec, Protagoras, pour avoir osé dire : Je ne suis pas sûr qu'il y ait des dieux, mais sans aller répandre cette doctrine dans le monde, se tenant dans une cité, courut risque de la vie. Diagoras de Milet et Théodore, surnommé l'Athée, quoique soutenus par le crédit de leurs amis et la puissance de la parole, quoique admirés à cause de leur philosophie, ne réussirent pas néanmoins à se sauver. Et ce grand Socrate, le plus célèbre de tous leurs philosophes, but la ciguë, parce qu'on le soupçonna d'avoir légèrement innové dans son enseignement touchant les dieux. Si le simple soupçon jeta dans un tel danger des philosophes, des sages, entourés d'un respect universel; si, bien loin de pouvoir réaliser leurs projets, ils encoururent l'exil ou la mort, comment n'êtes-vous pas dans l'admiration ou la stupeur en voyant un pêcheur opérer de si grandes choses dans le monde, accomplir ce qu'il s'était proposé, triompher des Grecs comme des barbares ? – Mais les apôtres, m'objecterez-vous, n'introduisaient pas des dieux étrangers, comme les philosophes. Vous relevez précisément ce qu'il y a en cela de plus merveilleux; l'innovation était double, puisqu'ils renversaient les antiques divinités et annonçaient un Dieu crucifié.

Comment sont-ils amenés à prêcher une telle doctrine? comment osent-ils espérer venir à bout de l'établir ? Avaient-ils vu quelqu'un réussir avant eux dans une pareille entreprise? Est-ce que tous les hommes n'adoraient pas les démons et n'avaient pas divinisé les éléments? L'impiété ne se présentait-elle pas sous mille formes diverses ? Et les voilà qui bravent tout et font tout disparaître; en peu de temps ils parcourent l'univers, comme portés sur des ailes, ne tenant aucun compte des périls et de la mort, de l'immense difficulté de l'œuvre, de leur petit nombre, de la multitude des adversaires, de l'autorité, de la puissance, de la sagesse des ennemis. C'est qu'ils avaient un auxiliaire supérieur à toutes ces forces réunies, la vertu même de ce Crucifié qui était ressuscité. Il eût été moins étonnant de les voir attaquer le monde avec des armes matérielles que de les voir accomplir ce qu'ils ont tenté. Car enfin le sort des combats eût pu leur permettre de tenir tête aux ennemis, de s'emparer d'une contrée, d'organiser ainsi la guerre, d'en venir aux mains avec succès et d'obtenir la victoire. Ce n'est plus la même chose ici : ils n'avaient pas à leur service une armée, eux-mêmes

## HOMÉLIES SUR LA PREMIÈRE ÉPÎTRE AUX CORINTHIENS

étaient confondus avec leurs adversaires, et c'est ainsi qu'ils triomphaient : vivant au milieu des ennemis, ils en repoussaient victorieusement les attaques, ils érigeaient les plus magnifiques trophées, selon cette parole du prophète : «Et tu domineras au milieu de tes ennemis.» (Ps 109,2).

Voilà surtout le spectacle qui jetait les hommes hors d'eux-mêmes : les ennemis avaient les disciples en leur pouvoir, les enfermaient dans les prisons, les chargeaient de fers, et, non seulement ils ne remportaient pas sur eux la victoire, mais encore ils ne tardaient pas à tomber devant eux, les bourreaux devant les victimes, les geôliers devant les captifs, les persécuteurs devant les persécutés. – Telles sont les vérités que nous disons aux : Gentils, et d'autres encore en plus grand nombre : c'est un sujet qu'on ne saurait épuiser. Si vous consentez à le poursuivre, nous vous fournirons toute sorte d'armes contre eux. En attendant, retenons ces deux points essentiels : comment les faibles ont vaincu les forts; comment, s'ils n'avaient eu Dieu même pour auxiliaire, il leur aurait été impossible de concevoir et d'aborder de semblables desseins.

6. C'est assez pour le moment. Ce qui nous importe, c'est de nous appliquer à bien diriger notre vie par la pratique des bonnes œuvres, et d'allumer de plus dans nos âmes la flamme céleste de la vertu. Dans la pensée de l'Apôtre, vous êtes des flambeaux destinés à éclairer le monde; Dieu vous a fait un rôle plus utile et plus glorieux que celui du soleil, que celui du ciel même, de la terre et des mers. Il est d'autant plus grand que les choses spirituelles l'emportent sur les choses matérielles. Lors donc que nous contemplons la course du soleil et que nous admirons la beauté, la puissance et la splendeur de cet astre, songeons que nous avons en nous une lumière meilleure et plus belle; mais n'oublions pas que nous tomberions dans les plus profondes ténèbres, si nous n'étions pas vigilants; car une nuit épaisse enveloppe l'univers. A nous de la dissiper et d'y substituer la lumière. La nuit n'est pas uniquement chez les hérétiques et les infidèles, elle est encore chez beaucoup parmi nous, et par rapport aux croyances, et par rapport à la vie. Plusieurs ne croient pas à la résurrection, plusieurs se livrent à des pratiques superstitieuses, à de vaines observances, à la divination, à l'étude des pronostics, aux incantations, à l'usage des amulettes.

Mais, plus tard, nous aurons à parler d'eux, quand nous aurons terminé ce qui regarde les infidèles; je me borne donc à vous demander de conserver pieusement les vérités émises et de marcher à mes côtés dans le combat, en vous efforçant de les attirer et de les convertir par vos exemples. Je le dis toujours, celui qui enseigne la sagesse, doit commencer par la montrer dans sa vie, et gagner ainsi l'affection de ses auditeurs. Faisons donc ce qui dépend de nous pour obtenir la confiance et les sympathies des infidèles. Et nous les obtiendrons, si nous sommes prêts à souffrir le mal en même temps qu'à faire le bien. Ne voyons-nous pas les enfants, quand leurs parents les portent dans leurs bras, frapper les joues de ceux qui les portent, et le père leur laisser toute liberté d'assouvir leur colère, se réjouir encore après cela de les voir contents ? Agissons de même, et parlons aux Grecs comme un père parle à ses enfants. Ce sont des enfants en réalité que tous les Grecs sans exception; quelques-uns des leurs l'ont dit d'une manière formelle : «Ils sont toujours enfants, pas de vieillard parmi les Grecs.» Les enfants ne s'occupent de rien d'utile, et les Grecs de même sont constamment ! disposés à jouer; toutes leurs idées et tous leurs sentiments sont attachés à la terre. Souvent, quand nous parlons aux enfants des choses les plus sérieuses, ils n'y font aucune attention, ils s'adonnent au rire; ainsi font les Grecs quand nous les entretenons du royaume céleste. De même aussi que les enfants souillent de leur bave leurs aliments et leur boisson; de même les Grecs souillent les âmes des paroles qui tombent de leur bouche, tant elles sont vaines et impures. Leur donneriez-vous la nourriture dont ils ont besoin qu'ils vous attaqueraient encore de leurs malédictions, et cependant il faut qu'on les porte.

Un voleur entre dans la maison et puis enlève ce qu'elle renferme; non seulement les enfants ne l'arrêtent pas, mais encore lui sourient peut-être : enlevez-leur un jouet, un objet d'amusement quelconque, ils se livrent à de violents accès, ils se déchirent, ils frappent du pied la terre. Regardez maintenant les Grecs : voyant le diable leur enlever tous les biens qu'ils tenaient de leurs pères et qui devaient soutenir leur vie, ils ont le rire sur les lèvres, ils accueillent le spoliateur comme un ami; mais, si quelqu'un leur ravit une partie de leur fortune, un bien matériel, une de ces choses qui sont comme des jouets d'enfant, ils se lamentent et se déchirent, ne rougissant pas plus de leur nudité que de tout petits enfants n'en rougissent. Ainsi, les Grecs, après s'être vautrés dans la fange avec les adultères et les prostituées, outrageant les lois de la nature par des accouplements monstrueux, ne savent plus s'en détourner. Vous applaudissez et vous acclamez ce langage; prenez garde cependant qu'on ne dise de vous les mêmes choses. Je vous en conjure donc tous, soyez hommes; car, si

## HOMÉLIES SUR LA PREMIÈRE ÉPITRE AUX CORINTHIENS

nous-mêmes restons enfants, comment apprendrons-nous aux enfants à devenir hommes ? comment les corrigerons-nous de leurs puérités et de leurs extravagances ? Encore une fois, soyons hommes, et parvenons à la mesure de l'âge déterminée par le Christ, pour que nous obtenions les biens à venir, par la grâce et l'amour de notre Seigneur Jésus Christ par qui et avec qui gloire puissance, honneur au Père et au saint Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Amen.